Gabriel GROLEY

de la Société Académique
des Amis des Musées
du Syndicat d'Initiative
du Comité de Jeune Champagne
etc...

CHAMPAGNE DE JADIS

Préface d'**André BEURY**
Conclusion de **Gilbert ROY**

Imprimerie JAMES CHARLES
ROMILLY-SUR-SEINE

1962

Un mot pour commencer...

"La Champagne n'a pas de folklore" telle était la réflexion qui nous était le plus souvent faite, lorsque notre groupe "Jeune Champagne" prit sa forme définitive dans les années 1948-1949.

Il semblait que les réalisations de Geneviève Dévignes, les écrits de Louis Dumont, les enquêtes faites au début du siècle par Louis Morin, le travaux de Germaine Maillet et du Comité du Folklore Champenois de Châlons, n'aient pas réussi à convaincre le public aubois.

Combien de temps faut-il répéter les vérités pour être cru ?

Et pourtant... Un folklore solide se perpétue encore sous les yeux de nos contemporains : les Mais, les Roulées, la décoration florale des portes lors des mariages, toutes ces coutumes persistent et restent solides.

Le malheur veut que les deux éléments les plus remarqués du grand public, (le costume et la danse) aient disparu plus tôt que dans bien d'autres provinces, d'où cette opinion répandue il y a 10 ans, que nous n'avions jamais eu de folklore.

Il existait pourtant des exceptions. J'ai dansé dans des bals la "Pioche" aux Riceys, la "Soyotte" à Laubressel et à Estissac.

Notre folklore, il faut le dire et le proclamer est aussi riche, divers et intéressant que celui des autres provinces françaises. Je l'affirme sans chauvinisme de clocher.

En effet, peut-on sérieusement dire qu'en Bretagne, en Provence ou en Alsace, le costume traditionnel est encore porté normalement.

On peut le déplorer, mais le nivellement est général en cette matière.

Le costume champenois fut très divers et riche. Rien de commun par exemple entre la coiffe d'Ancerville, la "Béguinette" de Suippes, le "Toquat" de Troyes ou de Saint-Parres, la coiffe des vendangeuses du vignoble.

Tout cela présente une diversité aussi grande qu'en bien d'autres provinces citées plus souvent.

Nous avons pu grâce aux dessins de Charles Fichot en particulier, relever de très nombreux costumes de localités, de vêtements professionnels. Tout celà est varié et attachant.

Comme elle est charmante cette petite marchande de fromage de Bar-sur-Seine avec son bonnet rond, cette maraichère troyenne avec sa coiffe pointue que le mouvement "Jeune Champagne" a recréée, ce paysan de Pont-sur-Seine au chapeau au très large bord, ce villageois du Barséquanais au chapeau rond ne manquent pas d'allure.

L'intérêt de la présente brochure est de lever un coin du voile. Notre ainé Gabriel Groley, avec l'amour qu'il porte à tout ce qui constitue le patrimoine historique et culturel de notre région, a voulu faire connaitre un peu plus cette richesse.

Il fait revivre chez nous à cette occasion, les émotions ressenties lors de nos premières découvertes.

Cette initiative rejoint très heureusement les efforts déployés par tous ceux qui travaillent à la grandeur de leur province.

Nul doute que tous les champenois ayant gardé de leur région la plus haute idée lui en sachent gré.

André BEURY

Président-fondateur de "Jeune Champagne"
Membre du Comité Directeur National
de la Fédération Régionaliste Française.

LE MÉNÉTRIER TOURNAIT LA VIELLE

La vielle, qui fut supplantée par le violon, était un instrument fort en faveur en Champagne. Elle présidait aux joyeux ébats des fêtes patronales et des fêtes carillonnées.

Certains modèles, fort recherchés aujourd'hui s'enjolivaient de marqueterie. Depuis longtemps les collectionneurs se les ont disputés à prix d'or et pas un exemplaire n'a pu encore rejoindre notre musée folklorique embryonnaire.

★

Champagne de Jadis

« Vivent le champagne
et tous les Champenois »
(Vieille chanson)

Nous n'avons pas à oublier la place qu'a pu tenir notre CHAMPAGNE dans l'ancienne France. A la vérité, elle était une des plus belles provinces du royaume.

Longtemps, elle a su garder sa physionomie particulière.

Tout aussi bien qu'elle avait su créer sa sculpture ingénue, avant la Renaissance, elle a su plus tard s'habiller à sa manière avec la laine de ses moutons et la toile de ses chenevières.

Même quand la nation française a été amalgamée, les costumes champenois se sont maintenus et des habitudes se sont encore développées autour d'eux, tellement l'esprit de la province marquait sa vitalité créatrice.

Nos costumes régionaux à la lente évolution ont régné pendant un siècle s'écoulant à peu près de 1750 à 1850, en chevauchant gaillardement la Révolution qui tendait pourtant à unifier le pays dans ses mœurs comme dans son caractère.

Adaptés aux goûts de la province, enrichis par d'incessants apports, ils ont connu un magnifique épanouissement. Pourquoi ne sont-ils pas plus célébrés ? Ils pouvaient rivaliser avec tous les autres.

Mais la bourgeoisie, éprise de luxe, et voulant se distinguer, se tourna vers les modes de Paris. Ce qui venait de loin lui semblait plus brillant.

Quant au peuple, rougissant de sa condition, il abandonnait également les atours en vogue pour endosser les vêtements impersonnels. Tous voulaient être « comme les autres »!...

Voilà pourquoi le ridicule haut de forme, pour les hommes, détrôna la toque de peau d'agneau et que, pour leurs compagnes, l'auréole du tocat fut remplacée par le chapeau à la forme continuellement changeante.

Aujourd'hui, de bons esprits s'acharnent à retrouver ces traces d'un passé aimable et pimpant, plein de grâce et de coquetterie. Parmi eux, Mme Geneviève Dévignes s'y emploie avec tant d'entrain qu'on veut voir en elle une incarnation de la Champagne, tandis que Mlle Germaine Maillet s'attache à remonter aux sources les plus pures.

Fruit des recherches des folkloristes aubois, cette page, qui n'a pas la prétention d'épuiser le sujet, autant par l'image que par le texte, veut rappeler, sans prétention de science ou de rigueur, le temps où nos aïeux avaient créé leur esthétique vestimentaire selon des canons de beauté qu'ils n'avaient empruntés ni aux Grecs, ni aux Romains, mais qui étaient issus directement de leur terre natale.

G. G.

OOO

Toca vient, par ironie et similitude, du vieux terme « toca » qui signifiait en patois les oiseaux qui font la roue... La femme, ainsi parée pour sa plus grande beauté, possède une allure majestueuse et ostentatoire tout à fait indéniable. Cette coiffure eut une vogue insensée à Troyes, en Champagne et dans les alentours.

Geneviève DEVIGNES,
(Révélatrice du folklore champenois. Auteur de l'ouvrage : « Les Beaux Costumes Champenois »).

OOO

Un brin de compréhension, un petit peu d'aide aux folkloristes de la région, et notre patrimoine traditionnel (qui, cela dit sans chauvinisme aucun peut rivaliser heureusement avec celui des autres provinces), servira grandement le prestige de notre attachante région.

André BEURY,
Président de l'Action Régionaliste Auboise, responsable national de la propagande de la Fédération Régionaliste Française.

UN TABLEAU DE HENRI VALTON

Le Passage du Colporteur

LA TENUE FEMININE

AVEC TROIS TONS VIOLETS

Ce costume est réalisé dans une harmonie de tons violets. Décolleté et manches à dentelle (On ne l'épargnait pas). Châle cachemire. Autre forme de tocat à rubans dressés à une hauteur quasi vertigineuse. On sait que le tocat n'a cessé d'évoluer en s'épanouissant pendant un demi-siècle.

LA POUPEE AUX LARGES RUBANS

Tocat coquille ou tocat rond, à rubans bleus. Robe de taffetas changeant. Tablier bleu à coin brodé avec ruban assorti à ceux du tocat. Croix de cou, en or, avec Vierge au revers, dite « Croix de Champagne » (Bijou du XVIII^e^ siècle, donné par M. Dubray au Musée de Vauluisant).

Les amateurs de folklore champenois s'enchantent d'un dessin de Charles Fichot, daté de 1854, qui forme le frontispice de l'ALBUM PITTORESQUE ET MONUMENTAL DE L'AUBE.

Il représente, d'après nature, des femmes de tous âges en costumes des environs de Troyes.

Un autre document du même genre, mais qui était moins connu, a été réalisé semble-t-il, à peu près à la même époque, par le peintre troyen Henri Valton, mort en 1878.

Il s'agit d'un tableau de bonnes dimensions (1 m. 60 x 1 m. 25) qui représente l'arrivée du colporteur. Ce marchand ambulant qui aurait emprunté les traits de l'artiste, groupe autour de son petit éventaire, les élégantes troyennes qui ont tôt fait de se coiffer des plus belles variétés de tocats.

Sorti de l'orbite de notre province, ce tableau figurait dans une collection toulousaine. Grâce aux libéralités des "Amis des Musées", la collection de Vauluisant s'en est enrichie en 1961.

C'est pour nous un document de premier ordre qui attire tous les regards.

LE « COCHEAU » AUX LACETS

Le « cocheau » est le nom du corsage porté pendant l'hiver dans la région des Riceys. Les lacets remplacent les boutons. Il est possible que l'expression « Etre bien (ou mal) ficelé » vienne de là. Dans le dos, il est doublé de deux croissants d'ouate. La jupe bleue appelée la cotte, qui recouvre le cotillon, est garni d'effilés.

LES VENDANGEUSES VONT A LA FETE

En raison du caractère particulariste des Riceys, qui possédait trois tenues pour les jours et trois tenues pour les fêtes, il a été plus facile d'y retrouver les anciens costumes que dans les autres parties du département. Voici le costume d'été pour festivités. Coefin avec corsage noué et robe rouge en drap de laine avec, aux manches et autour de la jupe, des broderies de couleur et appliques blanches.

ELLE A MIS SES BEAUX HABITS !...

Robe de cérémonie, en taffetas, modèle 1830.

Etoffe grenat, avec semis. Corsage lacé.

Le tablier, de voile blanc, se rehausse d'un volant de dentelles.

Coiffe dite « Cul de cane », en tulle brodé, avec rucher de dentelle. Capeline sur les épaules.

LA FLEUR
AU COIN DU TABLIER

Costume journalier de la région de Troyes porté vers 1850. On reconnaît le bonnet pointu avec le fichu blanc piqué. Remarquez que par raffinement le tablier de toile blanche (devantier) est brodé seulement à l'angle gauche et à la poche d'une fleur de soie rouge très mordante faisant office de point de fixation, inventé bien plus tard par les peintres. Ce qu'on ne voit pas, c'est la poche amovible, dite cote à pouillère ou cote à malices.

Toquat, tocat ou toca

QUELLE NOBLESSE D'ALLURE!

Le tocat aux ailes vieux rose était porté en souvenir de l'infortunée Louise Fleuriot, vers 1830. Il s'accompagne d'une robe bleu natier, à galons rouges, recouverte d'un tablier en dentelle. Une femme ainsi parée pouvait porter pour plus de cent écus de dentelles rien que sur la tête !

LE TRIOMPHE DES CHAMPENOIS

Tocat rond des premiers modèles. Perfectionné, le tocat dévoilera l'état social de la porteuse et donnera aux initiés, par ses accessoires, des révélations piquantes.

Châle et tablier en organdis ou en tulle; une apothéose de fleurs blanches. Bref, un buisson d'aubépines sans épines!

UNE GERBE DE RAYONS

Le toquat magnifiait nos jeunes filles.

On prétend que c'est à Troyes que la Reine Isabeau de Bavière lança le hennin dans lequel on voit maintenant une coiffure de fées. De cette époque, l'archéologue Jean Scapula n'a-t-il pas trouvé dans ses fouilles d'Isle-Aumont, une épingle à hennin, pièce assurément rare.

Par la suite, les jeunes champenoises guidées par un goût sûr arborèrent le toquat dans la même ville. C'est une descendance et non pas une dégénérescence.

Un dessin, conservé à la bibliothèque de Troyes le représente avec l'épanouissement d'un oiseau des iles faisant la roue de toutes ses plumes.

Rien de tel pour rendre des visages de filles radieux que le toquat. Sous cette couronne, elles deviennent toutes des reines de beauté.

UNE VERITABLE AUREOLE

Cet exemplaire de tocat est à peu près le seul qui nous reste d'une authenticité incontestable. Il a été porté par Jeanne Camusat le jour de son mariage avec Jacques Pinguet, en 1829, et est précieusement conservé au Musée de Vauluisant.

Le tocat semble une lointaine réminiscence du hennin qui apparut en France vers 1420 et qui aurait été arboré pour la première fois à Troyes où se tenait la Cour.

Le tocat était aussi beau à regarder par derrière que par devant, nous apprend Louis Ulbach qui précise que celui de la Fleuriote « s'étalait comme un oiseau qui déploie ses ailes pour s'envoler ».

UNE JOLIE VARIÉTÉ DE TOCAT

Les formes de tocat sont nombreuses.

Celui-ci avait cours vers 1820. Il se tenait sur la tête par une jugulaire de satin.

On remarque un bijou d'or au milieu. C'est une broche qui retient les barbes. Quand la porteuse allait à l'église, elle les dégrafait pour les rejeter en arrière.

De provocant, le tocat devenait alors humble et au lieu de lever les yeux, la belle Champenoise les baissait.

COIFFES

LA COIFFE DES VIGNERONNES

Avec le « cocheau » se porte le « coefin » que les jeunes vigneronnes maintiennent toujours, par point d'orgueil, bien empesé. Les barbes, c'est-à-dire les parties inférieures, en sont rabattues par signe de déférence. Et c'est toutes barbes pendantes que les porteuses se présentent à l'office.

HOP! LES BARBES SONT RELEVEES-...

Grande tenue de fête aux Riceys. La jeune vigneronne paraît au bal. Cette fois, les barbes c'est-à-dire les pendants du coefin sont relevées, en signe d'indépendance. Plus de contrainte. De la légèreté et de l'envolée. Le cavalier n'a qu'à venir se présenter. Mais que dire d'un bonnet aussi éloquent!...

DANS LA VALLÉE DE L'AUBE

Coiffe relevée sans origine dans la collection de Geneviève Dévignes. Cette coiffure a été identifiée par les chercheurs aubois comme étant celle de la région de Ramerupt et Lesmont, c'est-à-dire de la vallée d'Aube.

ET VOICI LE « COEFIN »

C'est un bonnet à deux rangs de tuyautés qu'on repassait avec deux tiges de fer entrecroisées. Il est porté avec un costume de lin blanc et une jupe rehaussée de broderies de couleur. Corsage monté sur corset. Tablier de moire verte. C'est ainsi que les « bourgeoises » des Riceys sortaient en semaine.

NUL BESOIN DE SAC A MAIN

A remarquer également dans la tenue féminine les cottes.

Ces dernières étaient des poches suspendues à un cordon roulé autour de la taille. Elles se dissimulaient sous la jupe.

Faut-il admettre que la terme "pouillère" qui n'est pas exempt de malice et qui les désigne, dérivait de "pouil", forme ancienne de pou.

BONNETS

IL N'ETAIT PAS QUE LE TOCAT

A son travail, la Champenoise de la régior de Troyes, vers 1850, coiffait hardiment le bonnet pointu qu'on appelait « la cale », rehaussé de tuyautés. Son corsage bleu était fixé avec des boutons milanais, c'est-à-dire recouverts d'étoffe. Un sourire suffisait à faire valoir ces vêtements sans recherche.

Une coiffure en perpétuelle évolution

Le toquat, formé par une vaporeuse mousseline disposée en éventail, n'offre point de modèle figé. Chaque porteuse, en le confectionnant, lui faisait subir d'incessantes transformations qui devenaient sensibles à la longue. Il était bien le fruit d'une imagination collective. A noter que la coiffe cornette des religieuses de Saint-Vincent-de-Paul s'appelle encore en Italie, le toquat.

Pendant des années, entre les deux dernières guerres, l'image du tocat champenois a été rappelé aux troyens par un tableau bien en vue qui servait d'enseigne à un magasin

de la rue Notre-Dame.

Ce tableau était l'œuvre d'un artiste consciencieux M. Raymond Perreau. Devenu la propriété de la Ville, il orne maintenant un cabinet d'adjoint.

TANTE DELPHINE A MIS SON BEAU BONNET BLANC

Sous l'influence de l'incomparable apôtre qu'était le Père Emmanuel, qui s'exerça de 1849 jusqu'en 1903, soit pendant un demi-siècle bien compté, une stricte modestie féminine fut de règle dans le village du Mesnil-Saint-Loup.

Au début de ce siècle, le chapeau y était en quelque sorte prohibé et le simple bonnet blanc, tranchant sur une robe sans couleurs, y paraissait seul à l'honneur, dans les plus grandes circonstances.

Cette coutume persista chez les Mesnilates. Les bonnets tuyautés et repassés y demeurèrent alors qu'on ne les voyait plus dans aucune autre commune de la région.

Mais nous sommes en 1962. Aux fêtes religieuses certes, on admire encore des bonnets mais seulement sur la tête des femmes âgées qui y resteront fidèles jusqu'à la mort. Les jeunes se laissent séduire par les coiffures à la mode et les plus réservées se contentent de mouchoirs imprimés qui sont le plus souvent des souvenirs de voyage.

...Et sa petite nièce aussi !

Quand on disait "la cale", avec un accent méprisant, ce mot s'appliquait à un bonnet sans recherche, non soigné, ou même d'une propreté douteuse, et il était nettement péjoratif.

Ce n'était pas le cas au Mesnil où les bonnets immaculés étaient toujours repassés avec une attention particulière. Ils étaient blancs ou noirs, selon la condition de celles qui les arboraient.

Le teint restait frais sous le Bagnolet

De grandes manifestations de travail et de gaieté comme sont les vendanges contribuent puissamment à perpétuer certaines habitudes de notre folklore

Des faneuses en bagnolet sont restées dans nos souvenirs d'enfance et de nos jours encore, nous avons vu les vendangeuses des environs de Verzenay, en bagnolet, épluchant les raisins sous le doux soleil d'automne.

Le prétexte était bon pour sortir la coiffure de l'armoire.

Sans doute le bagnolet protège non seulement contre les rayons trop mordants, mais aussi contre les regards trop ardents. Il est d'une modestie dont les autres coiffures ne sont pas coupables.

Mais un beau visage doit-il se cacher ? En réponse, combien de bagnolets ne tenaient guère sur les têtes !...

Ces Messieurs maintenant...

AUJOURD'HUI, JE SUIS DE NOCE !...

Costume bourgeois de cérémonie porté vers 1850.

Toutefois, le chapeau haut de forme tromblon, appelé populairement « capsule », en étoffe pelucheuse dite mélusine, ressortit davantage de la mode générale que de celle de la province. Cette dernière tend déjà à s'effacer.

Veste noire. Jaquette cavalière. Gilet de velours habituel.

LA BLAUDE
ETAIT UN VETEMENT COMMODE

La blouse s'appelait, en Champagne, la Blaude, forme dialectale de bliaud. Ce vêtement était répandu dans plusieurs provinces.

Cette blouse est sans parements, avec deux fentes de côté permettant au porteur de plonger les mains dans les poches du pantalon. Les manches en sont bouffantes. C'était la gabardine de ce temps-là.

Elle s'assortit d'une haute casquette bleue à visière, en toile forte. La chemise accuse un col élevé.

Ce costume était celui des artisans.

CE QU'ON APPELAIT « LES HABITS DES JOURS »

Ce jeune homme a revêtu la tenue de travail de Bar-sur-Aube. Gilet de toile blanche à boutons de bois et bonnet de coton qui a fait la gloire de la bonneterie troyenne. C'est tout ce qu'il faut pour besogner à l'aise et s'habiller à bon compte. Il se rattrapera dimanche.

UN CHAPEAU QUI SE MOULE SUR LA TETE

Les ouvriers de la corporation du bâtiment, qui subsistait en fait, portaient un chapeau mou en feutre dit « à la Saint-Roch » surtout quand il était mis de travers.

Le rebord est mouvant. Il se relève et s'abaisse en totalité ou par parties. La coiffe a la forme d'une cloche.

"LE FORT-EN-DIABLE"

Costume masculin de Villenauxe datant de 1780. Il a été relevé et dessiné par Gilbert Roy (Collection « Jeune Champagne »). Chapeau de feutre à larges bords, blouse d'étoffe raide, pantalon dit « fort-en-diable » et guêtres blanches.

Chacun était fier de porter l'habit de sa contrée...

Il ne faut pas croire que les costumes d'autrefois qui se portaient pour le moins pendant une génération, dans les limites assez restreintes d'un département, étaient partout les mêmes.

Nos pères n'ont jamais admis cette uniformité déprimante qui, on le sait, rebute et ennuie.

Les costumes variaient par une loi naturelle comme variait le style des maisons adapté aux conditions du terroir, tout en gardant une tournure générale semblable.

On comptait ainsi des contrées bien tranchées :

— Le Pays d'Othe (abrupt et boisé)
— Le Nogentais (Pays des grès erratiques)
— La Champagne crayeuse (où les maisons se paraient des ornements de l'architecture classique)
— La Plaine fertile de Troyes (animée par la ville)
— Le Briennois (aux tuiles romaines)
— Le Barrois (aux riches vignobles).

De la sorte, quand les habitants de ces diverses régions se rencontraient dans les marchés ou les foires ou à leur chef-lieu, point n'était besoin qu'ils énoncent leur origine. Grâce à leur costume on savait d'où ils venaient.

LE SYMBOLE DES MOUTONS CHAMPENOIS

Cette toque en forme de cône tronqué était confectionnée en toison de mouton. Les raffinés précisent « en peau d'agneau mort-né ». On l'appelait « pain de chenevis ». Il s'ornait de pompons rouges, qui dansaient continuellement. On le rabattait sur les oreilles quand il faisait froid, car le sens pratique n'était jamais exclu. Ceux qui le portaient devenaient tout naturellement des « moutons champenois » (1).

(1) **Voyez cette délicatesse. L'agneau mort-né, qui ne devait pas être très commun, donnait une laine très fine et il fallait en réunir plusieurs pour un seul bonnet.**

En réalité, cette coiffure était le plus souvent tricotée en laine grisâtre, ressemblant au chenevis, ce qui lui a valu son nom.

LE GILET

DES FLEURS SUR LA POITRINE

Le gilet de satin blanc à fleurs multicolores. d'un coloris chatoyant, était porté par les jeunes gens. Rien n'était plus coquet. Il donnait de la distinction et concentrait tous les regards. Ce modèle a été offert à la collection de Vauluisant par « les Amis des Musées ». Naturellement, toutes les broderies étaient exécutées à la main.

AH LE BEAU GILET DES MESSIEURS!..

Les conditions sociales étaient souvent précisées par le costume d'autrefois. Ainsi, les hommes mariés portaient, aux jours de fête, un gilet bleu, brodé de feuilles de vigne et de raisins qui était fort expressif. Remarquez la culotte à pont, en drap, boucles jarretières.

LE GILET DEVENU UNE PARURE MASCULINE

La coquetterie masculine s'affirmait autrefois dans les gilets.

Ce vêtement réhaussait le jeune homme dans les cérémonies comme au jour de son mariage. Il se fleurissait de broderies légères, en soie multicolore. Volutes et guirlandes entouraient des dessins variés sur fond blanc.

Le motif qu'on retrouvait le plus en circonstance matrimoniale était les corbeilles de pigeons qui se becquetaient avec amour.

Pour le garçon d'honneur ou les invités au mariage c'était une débauche de liserons, de papillons et d'oiseaux.

Le beau gilet servait non seulement à tous les frères successivement mais il se prêtait dans le village. Certains remontent probablement à la veille de la Révolution.

Une petite collection a pu être réunie au Musée de Vauluisant par les "Amis des Musées" qui ont réussi à dénicher dans les greniers une dizaine de modèles fort ravissants.

LE COUPLE EN SES EVOLUTIONS

Il ne s'agit ici ni de « l'alerte soyotte, ni de la rêveuse danse des Olivettes », comme les qualifiait Louis Dumont. Ce sont les Acroballes dans leur phase finale et, par ma foi, la danseuse a bien l'air d'embrasser son cavalier avant de prendre congé. en espérant bien le retrouver pour la danse suivante !...

Allons voir passer

En dehors des fêtes religieuses, le costume se montrait dans son complet épanouissement aux noces villageoises.

Cornemuses et vielles s'y rencontraient avant que le "crin-crin" de haute noblesse qui faisait son chemin depuis le XVIe siècle, n'ait supplanté les chalumeaux rustiques.

Ce n'est pas sans regrets qu'on rappelle aujourd'hui l'entrain de ces noces, aux repas plantureux, qui duraient alors trois jours et qui multipliaient autour d'elles, les coutumes.

Une certaine méthode y présidait.

Ainsi, à l'issue tardive du déjeuner, la noce quittait la table pour se rendre dans la grange décorée de genévriers où l'on danserait toute la nuit.

Chacun se mettait alors derrière le ménétrier et les rangs formés, le cortège joyeux défilait dans le village pour se montrer aux gens qui venaient le

DANSES

EN FAISANT CLAQUER LEURS SABOTS

Les deux parten ires dansent la soyotte, de Bar-sur-Aube, au rythme de la vielle, soit, mais en faisant retentir leurs sabots sur le plancher en guise d'accompagnement. Le nom de cette danse est joli. Mais on ne le rencontre pas plus dans les lexiques de patois que dans le dictionnaire usuel.

« D'avoir dansé la soyotte — Mon bonnet s'envola !... »

les "noceux" !

regarder en manière de divertissement. Et les quolibets s'échangeaient. La malice de la province y trouvait son compte.

L'hygiène aussi puisqu'on se dégourdissait les jambes et qu'on prenait l'air. Ainsi la noce n'était pas exclusive puisqu'elle se faisait connaître de tous

Puis l'heure mélancolique venait où le violoneux jouait le dernier air :

Allez-vous en les gens de noces
Allez-vous en chacun chez vous...
Si nous avons quéques poules de mortes
Nous les mangerons bien chez nous !...

Il nous aura manqué, malgré Louis Ulbach, une George Sand venant à point pour fixer ces vieilles coutumes en des pages définitives.

Nous ne pouvons plus aujourd'hui qu'en sauver quelques bribes surnageant dans les mémoires de nos grands-mères.

TOCAT ET PAIN DE CHENEVIS

Première figure des Acreballes. Le garçon, le faraud aux épaules, retenu avec sa chaînette, tourne autour de la fille, très svelte sous son châle triangulaire.

On remarquera que ces dessins qui, aux bons vieux rigodons, joignent tous les détails des costumes locaux, sont prestement enlevés.

Merci à Charles Fichot

Une des meilleures sources de documentation sur les anciens costumes locaux provient assurément des dessins de Charles Fichot.

Ce dernier avait pour principal but de montrer les monuments car il était archéologue. Il en dégageait les lignes architecturales puis, pour leur donner la vie, il les entourait de personnages.

Tout ce peuple était pris par lui sur le vif, souvent dans ses occupations. Les grandes dames cotoyaient les humbles ménagères. Les ouvriers d'industrie se rencontraient avec les laboureurs. Chaque région lui fournissait des figurants bien différenciés.

On aurait pu craindre que Fichot, qui dessinait les catalogues parisiens, ait peuplé ses croquis de types imaginaires.

Il n'en est rien. En y regardant de près, on s'aperçoit qu'il a scrupuleusement copié la réalité et qu'elle demeure toujours, même sous une échelle très réduite. Les silhouettes elles-mêmes sont parlantes.

C'est donc avec une double satisfaction qu'on feuillette aujourd'hui les albums de Charles Fichot. Ils datent du milieu du XIX^{e} siècle où les vieilles habitudes vestimentaires n'étaient pas encore totalement abolies.

On peut même penser que le dessinateur les prolongeait à plaisir et qu'il avait conscience du service appréciable qu'il était appelé à rendre plus tard à ceux qui rechercheraient les traces des traditions oubliées.

UNE VIREVOLTE CHOREGRAPHIQUE

Le garçon et sa compagne exécutent une virevolte au cours de la danse des Acreballes, l'un avec une robuste facilité, l'autre avec grâce et légèreté.

Cette danse était plus pratiquée encore dans les Ardennes que dans l'Aube. La province devait supporter, d'un coin à l'autre, quelques variantes.

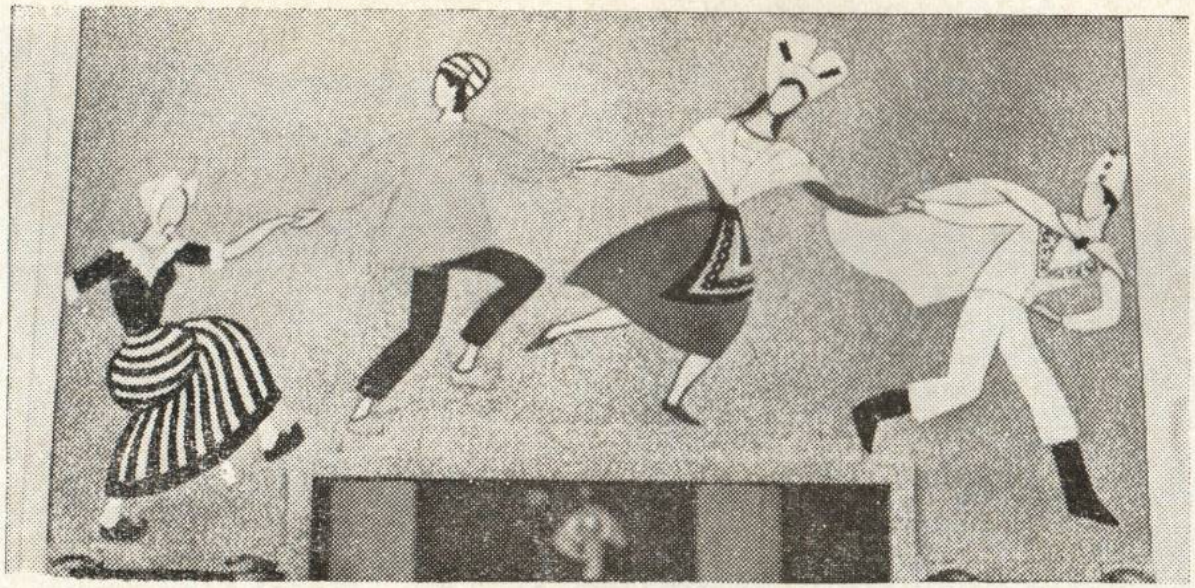
L'IMAGE DU BOUCHON DE CHAMPAGNE

En notre pays comblé par un vin sans pareil, les évocations du champagne suscitent des heures de félicité.

On retrouve le fameux bouchon dans la forme du Vieux Troyes et dans la sveltesse de la jeune fille.

Légère et bondissante, cette dernière semble sauter de la bouteille en expansion. C'est la danse qui la rend aussi aérienne et aussi pétillante.

Dans ce geste qui en fait un feu d'artifice vivant, l'esprit de la province revit en elle.



QUAND LA RONDE TOURNE ÉPERDUMENT

Malgré le calme inné formant en nos pays un peu nordiques le fond de notre caractère, dans les bals d'autrefois, à certains moments, la ronde passionnée se déchainait, en emportant tout sur son passage. Jeunes et vieux s'accrochaient alors à la grande chaine.

Animés par les gars exhubérants, les quadrilles se terminaient en galopades effrénées, à en couper le souffle.

Cette belle jeunesse tournait, heureuse et insouciante, dans une ardeur communicative qui ne faisait qu'extérioriser son contentement.

Si les farandoles du midi sont bien connues, nos rondes n'en ont pas moins droit de cité. Elles se renouvelaient aussi autour des feux de la Saint-Jean que les plus hardis enjambaient avec témérité.

DEUX JEUNES FILLES QUI N'ÉTAIENT PAS AUX MODES ACTUELLES

Ces deux accortes troyennes pouvaient se rencontrer dans la ville des Comtes au début de "Jeune Champagne", c'est-à-dire après la tourmente de l'occupation.

Elles étaient les premières à arborer un vieux costume de la province enfoui dans le passé, et qu'elles voulaient remettre en honneur aux jours des manifestations folkloriques figurant désormais au programme de nos fêtes.

Sous leur costume ryceton hivernal, on les regardait avec beaucoup de curiosité. Les anciens vêtements du fait qu'ils étaient ignorés, paraissaient une heureuse innovation.

Ces deux jeunes filles méritaient bien par leur propagande, de figurer dans cette rubrique puisque leur geste révélait autour d'elles une page de notre histoire.

LE CHIC D'AUTREFOIS REVIENT NATURELLEMENT

Au cours de 1960, un grand gala organisé à Paris pour le rayonnement de l'élégance française avait rassemblé nombre de jeunes filles porteuses de la coiffe traditionnelle de leur pays.

Parmi les plus remarquées figurait la Champenoise qui avait hérité sans le savoir le secret de faire valoir avec un décalage d'un siècle, la "Fleuriotte", que couronnait le costume de la région troyenne.

AU CHAPITRE DES BIJOUX

Dans la corbeille de mariage, la jeune champenoise trouvait un "serre-cou". C'était un collier à chaîne pleine qui supportait la croix de cou dite Croix de Champagne. (Voir le dessin de la page 9).

La Croix de Champagne était très caractéristique. Les bras et le montant se terminaient par une fleur de lys. Des rayons de gloire partant de la tête du Christ, s'épanouissaient entre les bras.

Au revers, on voyait une vierge entre quatre rosaces. Mère et Fils se trouvaient ainsi adossés, ce qui se remarque dans certains calvaires comme celui de Vaudes.

Ce bijou de belle allure qui se copie encore aujourd'hui, se portait dès le XVIII[e] siècle.

La corbeille renfermait encore les deux épingles à boules retenues ensemble par une chaîne d'or qui fermaient le châle. Souvent, un gros camée serti d'or, qui se portait sur la poitrine, et d'autres plus petits en pendant d'oreilles, un sautoir, etc...

Louise Fleuriot sur la scène...

Un drame qui se jouait en tocat

La tragique aventure de la pauvre Louise Fleuriot suscitait à un haut point l'émoi des spectateurs. Mais il était porté à son somble parce que les acteurs paraissaient sur les planches en costumes de l'époque.

Cette scène, croquée par E. Vaudé, montre le Père Florent, au cours du drame écrit par Amédée Aufauvre, disant la bonne aventure au "Beau Toquat".

On ne revoyait pas, sans une intense émotion, cinquante ans après les évènements de 1809, le costume champenois abandonné.

Les grands-méres sentaient remonter en elles un brûlant parfum de jeunesse et leurs cavaliers de ce temps-là évoquaient leurs amours.

Ce côté sentimental n'était pas un des moindres éléments du succès qui a fait de Louise Fleuriot un personnage légendaire.

Celui qui mène la danse

Le cornemuseux en sabots couverts, avec lesquels il accentuait la mesure sur le carrelage, était assis sur un trépied qu'on appelait une "selle". Il arborait le traditionnel bonnet de coton à un sou que fabriquait par milliers la bonneterie naissante.

Les couples s'enlevaient au son aigre de son instrument et son répertoire était assurément limité. L'artiste était le plus souvent quelque berger habitué à jouer des airs villageois au retour des moutons.

Une petite gourde pendait au côté

L'usage était de porter autrefois, en complément du costume, une petite gourde de poterie dont a contenance pouvait être d'un demi potot (le potot valait un quart de pinte).

On la remplissait de "chenevotto", genre de ratafia, ou seulement de "frustatoire", vin sucré.

Cet ustensile à goulot et à anses provient du hameau des Poteries près de Chaource, où il a été recueilli en 1857. L'original se rencontre au Musée de Vauluisant. Il a été reproduit de nos jours en argile très fine par le magasin troyen "Les Fantaisies Champenoises" qui le répand parmi les touristes.

Au plus beau temps de Napoléon

Une carte postale illustrée, éditée avant la guerre de 1914, (collection T.G.) portait cette mention :

"Costume et coiffure de fête des Paysannes des environs de Troyes vers l'an 1808".

Toujours le tocat. Rien de majestueux sans lui. Mais que penser également de ce volant de dentelle en écharpe ? Autre trouvaille de ce temps qui réservait les modes nouvelles devant nos populations insensibles à certains milieux de la capitale.

Retenons ce que nous dit Odette Oligny dans son "Courrier" :

"Notre beau tocat et notre costume valaient bien les pulls et les chevelures en broussaille ?..."

RÉFÉRENCES

POUPEES

Les poupées champenoises reproduites, dont les costumes sont garantis exacts, font partie de la magnifique collection éditée par « les Métiers d'Art », à Troyes (Eclusivité).

FRESQUES

Les dessins rapportés ont été exécutés par M. André Eulry (entreprise Bernard Beaugrand) pour la grande salle folklorique du Café de Paris.

FIGURANTS

Les gars et les gachottes costumés, qui ont posé devant l'objectif, font partie du groupement « Jeune Champagne », fondé par M. André Beury, et actuellement présidé par M. Gilbert Roy, qu'on voit coiffé du pain de chènevis. Ce dernier a réuni un nombre important de documents et a réalisé une collection de bonnets locaux.

ORIGINES

Cette plaquette est formée par :

— une page spéciale de l'EST-ECLAIR en date des 26 - 27 Octobre 1958.

— Un article paru dans l'Almanach de l'EST-ECLAIR de 1961.

Augmentés de divers compléments.

—

Texte et photos de
Gabriel GROLEY

Services de clichage de
L'EST-ECLAIR

Imprimé par James CHARLES
Romilly-sur-Seine

Un mot pour finir...

Les costumes folkloriques champenois, et notamment ceux de l'Aube, obéissent, dans leur diversité, aux mêmes règles qui régissent tous les costumes folkloriques de France. Ils ont la même richesse et la même valeur que les costumes Provençaux, Auvergnats ou Alsaciens.

Chaque pays d'Aube avait ses costumes propres : tenue de travail, costumes de fêtes, habits de cérémonie, variant avec la saison et avec la condition sociale de son possesseur.

On peut cependant discerner quatre grandes familles de costumes correspondant à quatre "régions" auboises :

1. - Au sud de Troyes : selon un cadran allant environ de Bar-sur-Aube à Estissac, avec une enclave particulière formée par les Riceys.

2. - A l'est : un cadran partant de la Seine et allant jusqu'à une ligne joignant Troyes - Piney - Chavanges.

3. - Au nord : de cette même ligne à la Seine.

4. - Enfin un dernier quart partant de la Seine et rejoignant Estissac.

Troyes, forme à lui seul un ensemble particulier du fait de sa situation capitale.

Il est évident qu'à la limite de chaque "quart" il n'y a pas césure brusque, mais une interpénétration naturelle qui forme un "fondu" d'une région à l'autre.

Chaque famille est née très certainement des nécessités imposées par le mode de vie, lui-même réglé par les caractéristiques géographiques du lieu.

Si la quasi majorité de ces costumes ne sont plus portés à notre époque, certains éléments ont cependant persisté car ils correspondent à une nécessité imposée par le travail. C'est le cas de la "pouillère", sorte de grande poche amovible qui se fixe à la ceinture ; du "bagnolet", coiffe recouvrant toute la tête et la nuque et protégeant efficacement du soleil, etc...

Malgré leur disparition, ces costumes ne doivent pas être oubliés. Ils sont le symbôle d'une province, d'un pays.

Nos Parents en étaient fiers et même orgueilleux, car c'est eux qui les avaient créés et enrichis. Comme tel ils ont droit à notre souvenir et à notre respect.

Le Groupe Folklorique "JEUNE CHAMPAGNE" s'attache à les reconstituer authentiquement dans leur intégralité. Il veut être une sorte de "musée vivant" et non pas un ensemble de déguisés comme on en voit trop. Certes, "Carnaval" fait partie du folklore mais le **Folklore** n'est pas une mascarade.

Gilbert ROY
Président de
"JEUNE CHAMPAGNE"

LE MAITRE EN HARMONIES RUSTIQUES

On retrouve le ménétrier daus une autre tenue.

Cette fois, s'il n'a pas quitté ses sabots de noyer, ses chaussures de toute l'année, il a coi fé le large chapeau et enfilé le pantalon à carreaux.

Sous son souffle et sous ses doigts, l'humble panse de mouton est autrement vivante que le piano mécanique qui devait par la suite moudre de la musique sans âme

Et les chants en patois, colles à ces airs, s'installent dans les coins des mémoires pour en rebondir aux heures de joie.

AU VERSO :

Dessin de M. Gilbert ROY qui met en évidence les détails du bonnet dit avec une nuance d'irrévérence "Cul de Cane". On voit combien il est enrichi de broderie anglaise.

Il se portait dans la région de Troyes vers 1850.